

**STAGE THEATRE ET MUSIQUE**  
région parisienne  
Scènes de Beaumarchais du Barbier de Séville



Dazincourt  
(1740-1809)

*Le comédien a créé le rôle de Figaro dans le Barbier de Séville (1775) puis dans le Mariage de Figaro (1784) pour la Comédie française. Beaumarchais disait à propos de son personnage que « l'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit comme l'a fait Monsieur Dazincourt ».*

## Principes du stage :

- **Partager en 2 jours** avec une classe de jeunes étudiants, choisie pour sa motivation dans un collège ou dans un lycée, le travail d'un metteur en scène et d'un chef d'orchestre sur deux ou trois scènes de Beaumarchais-Sterbini, extraites du livret du Barbier de Séville, comédie de Rossini.
- **Buts** : en 2 temps :
  - o un travail d'approche du récitatif : texte en mémoire (français), diction, mise en théâtre (personnages, interactions),
  - o un travail d'approche musicale : voix, improviser un chant sur les paroles, être accompagné par un clavecin dans sa déclamation.
- **Résultat** : pas de représentation publique, mais un travail nourri avec les jeunes concernés, en parallèle avec les représentations en région parisienne du Barbier de Séville par l'Opéra-Studio de Genève.

---

## Animation par :

- **Serge LIPSZYC**, Paris, mise en scène
- **Jean-Marie CURTI**, Genève, musique vocale et clavecin

### Notes :

Les scènes de Beaumarchais travaillées seront précisées ultérieurement par le metteur en scène. Pour préparer les rencontres, les textes sont distribués plusieurs semaines avant le stage.

L'animateur musical apporte un clavecin.

Il n'y a pas besoin de matériel technique type rétro-projecteur, DVD, chaîne Hi-Fi, régie lumières. Tout le travail se fait en direct avec les jeunes.

## Calendrier :

**STAGE 1 :** dit des professeurs: **Maison de la Musique, NANTERRE**  
**Lundi 3 et mardi 4 décembre 07.**

Travail à 3 animateurs (avec Simona PERUZZI) sur les 2 types de stages (Beaumarchais et Commedia dell'Arte) pour préciser notre travail avec les professeurs des classes concernées et avec des enseignants inscrits en « formation continue » (moyenne d'âge : 40 ans).

**STAGE 2 :** Lycée de Plaisir - BEYNES

**Jeudi 29 et vendredi 30 novembre** au centre culturel La Barbacane  
2 jours, à raison de 5 heures par jour : 10h-12h30 - 14h-16h30, selon les conventions d'ARCADI avec les structures scolaires concernées.

**STAGE 3 :** Rueil, collège Jules Verne, 14-15 ans, travail à Saint-Cloud,  
**17-18 janvier 08.**

2 jours, à raison de 5 heures par jour : 10h-12h30 - 14h-16h30, selon les conventions d'ARCADI avec les structures scolaires concernées.

**STAGE 4 :** Saint-Michel sur Orge, Lycée Léonard de Vinci (15-16 ans)  
**17-18 mars 08.** Travail à l'Espace Marcel-Carné.

2 jours, à raison de 5 heures par jour : 10h-12h30 - 14h-16h30, selon les conventions d'ARCADI avec les structures scolaires concernées.

**STAGE 5 :** Le Plessis-Robinson, Lycée Montesquieu (15-16 ans)

**27-28 mars 08.** Travail au Théâtre Firmin-Gémier d'Antony  
2 jours, à raison de 5 heures par jour : 10h-12h30 - 14h-16h30, selon les conventions d'ARCADI avec les structures scolaires concernées.



## Présentation des intervenants :

### Jean-Marie CURTI



Chef d'orchestre suisse, Jean-Marie CURTI est né à Montreux. Après une formation littéraire à Fribourg, il effectue ses études musicales dans diverses villes d'Europe dont l'Accademia Chigiana de Sienne. Etabli à Genève, il fonde en 1975 l'Atelier Instrumental et, en 1982, l'Opéra-Studio de Genève.

Jean-Marie CURTI dirige durant vingt ans un chœur de chambre, le Cantus Laetus. En 1995 naît une nouvelle formation de musique médiévale, Campus Stelle. Il est également nommé à la tête des Musiciens d'Europe, orchestre en résidence aux Dominicains de Haute-Alsace (Guebwiller).

Durant plusieurs années, directeur artistique de l'Abbaye de Bonmont en Suisse, chef invité permanent des CERN Choir & Orchestra durant six ans, puis de l'Orchestre des Jeunes du Nord/Pas-de-Calais (Lille),

Jean-Marie CURTI l'est maintenant régulièrement dans toutes les régions de Suisse, de France, à Paris, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Belgique, en Chine, en Ukraine et en Pologne. Il a dirigé les concerts de musique classique aux Fêtes de Genève avec un grand orchestre ad hoc Europa Musa durant plusieurs années, avant de déplacer cette action d'été à Morzine (Haute-Savoie).

Par ailleurs, chanteur haute-contre, organiste titulaire à Hermance/Genève, Jean-Marie CURTI est également compositeur : le « Jeu de l'esprit », opéra d'église ; « L'appel », ballet avec percussions ; « L'espoir des fous », cantate pour chœur et orchestre ; « Candide », opéra-comique sur le fameux conte de Voltaire ; « Le grand Tétràs », opéra pour 600 interprètes ; « T'es fou, Nicolas », théâtre musical avec cor des Alpes ; un opéra pour la commune de Vernier : « Les chercheurs d'or »... Il a donné à Paris sa musique de scène pour « Clitandre » de Pierre Corneille avec Serge Lipszyc ; il a créé à Genève un poème symphonique sur les « Béatitudes » avec Michaël Lonsdale.

Jean-Marie CURTI a également édité divers travaux musicologiques sur le Moyen Age et anime régulièrement des stages sur les origines et l'évolution du drame liturgique.

### Serge LIPSZYC



Formé à l'Atelier-école Charles Dullin, directeur artistique et metteur en scène de La Compagnie du Matamore, compagnie conventionnée en résidence au théâtre d'Auxerre, Serge LIPSZYC est aussi metteur en scène associé des Rencontres internationales de théâtre en Corse (Aria) dirigées par Robin RENUCCI ; il est également formateur à l'Aria depuis la création des Rencontres en 1998.

En tant que comédien, il parcourt les pays francophones. Serge LIPSZYC a mis en scène, entre autres, Goldoni (*Arlequin, serviteur de deux maîtres*), Corneille (*Clitandre, Le menteur, L'illusion comique*), Shakespeare (*Peines d'amour perdues, Beaucoup de bruit pour rien, Le songe d'une nuit d'été, Comme il vous plaira, Macbeth, Richard III...*), Labiche (*Un chapeau de paille d'Italie*), Beaumarchais (*Le mariage de Figaro*), Tchekhov (*Ivanov*), Molière (*Le Misanthrope*) et sa dernière création, *Samoubitsa* de Nikolai Erdman.

Serge LIPSZYC réalise aussi régulièrement des mises en scène lyriques : Mozart (*Les Noces de Figaro, Don Giovanni, L'Enlèvement au sérail*), Offenbach (*Barbe-Bleue, La Belle Hélène*), Verdi (*Rigoletto*) et maintenant le *Barbier de Séville* de Rossini, toujours en complicité avec Jean-Marie Curti.

## Biographie de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (1732-1799)



*Par lui-même*

" Avec de la gaieté et même de la bonhomie, j'ai eu des ennemis sans nombre et n'ai pourtant jamais croisé, jamais couru la route de personne. À force de m'arraisonner j'y ai trouvé la cause de tant d'inimitiés. En effet, cela devait être.

Dès ma folle jeunesse, j'ai joué de tous les instruments. Mais je n'appartenais à aucun corps de musiciens. Les gens de l'art me détestaient.

J'ai inventé quelques bonnes machines ; je n'étais pas des corps mécaniciens. L'on y disait du mal de moi.

Je faisais des vers, des chansons. Mais qui m'eût reconnu poète ? J'étais le fils d'un horloger.

N'aimant pas le jeu du loto, j'ai fait des pièces de théâtre. Mais on disait : de quoi se mêle-t-il ? Pardieu ! ce n'est pas un auteur ; car il fait d'immenses affaires et des entreprises sans nombre.

Faute de rencontrer qui voulût me défendre, j'ai imprimé de grands mémoires pour gagner des procès qu'on m'avait intentés et que l'on peut nommer atroces. Mais on disait : vous voyez bien que ce ne sont point des factums comme les font nos avocats. Inde irae. Il n'est pas ennuyeux à périr ! Souffrira-t-on qu'un pareil homme prouve sans nous qu'il a raison ?

J'ai traité avec les ministres de grands points de réformation dont nos finances avaient besoin ; mais on disait : de quoi se mêle-t-il ? Cet homme n'est point financier !

Luttant contre tous les pouvoirs du clergé et des magistrats, j'ai relevé l'art de l'imprimerie française par les superbes éditions de Voltaire, entreprise regardée comme au-dessus des forces d'un particulier. Mais je n'étais point imprimeur. On a dit le diable de moi.

[...]

J'ai fait le haut commerce dans les quatre parties du monde. Mais je n'étais point armateur. On m'a dénigré dans nos ports.

[...]

J'ai traité des affaires de la plus haute politique. Et je n'étais point classé parmi les négociateurs.

De tous les Français quels qu'ils soient, je suis celui qui a fait le plus pour la liberté du continent de l'Amérique, génératrice de la nôtre, dont seul j'osai former le plan et commencer l'exécution malgré l'Angleterre, l'Espagne, malgré la France même. Mais j'étais étranger à tous les bureaux des ministres.

[...]

Qu'étais-je donc ? Je n'étais rien, que moi, et moi tel que je suis resté, paresseux comme un âne et travaillant toujours, en butte à mille calomnies, mais heureux dans mon intérieur.

Libre au milieu des fers, serein dans les plus grands dangers, n'ayant jamais été d'aucune coterie ni littéraire, ni politique, ni mystique, faisant tête à tous les orages, un front d'airain à la tempête, les affaires d'une main et la guerre de l'autre. N'ayant fait de cour à personne, et partant, repoussé de tous. N'étant membre d'aucun parti et surtout ne voulant rien être, par qui pourrais-je être porté ? Je ne veux l'être par personne. "

C'est en ces termes que se dépeint Beaumarchais vers la fin de sa vie. L'autoportrait est juste, et rappelle, est-ce vraiment étonnant, celui de Figaro dans *Le Barbier de Séville*, " garçon apothicaire [...] dans les haras d'Andalousie " mais aussi poète, renvoyé par le Ministre " sous prétexte que l'amour des Lettres est incompatible avec l'esprit des affaires ".

Beaumarchais l'explique clairement, il a eu le tort de ne jamais choisir, de ne jamais se fixer dans une charge, un état, un personnage, comme le prouve cette courte biographie :

Né à Paris le 24 janvier 1732, fils d'horloger devenu horloger lui-même après des études dont on sait peu de choses, inventeur d'un ingénieux mécanisme rendant les montres plus fiables (1753), harpiste et maître de harpe des filles de Louis XV (1759), ami d'un riche financier, Pâris-Duverney, qui l'associe à ses affaires (à partir de 1760), et lui permet de bâtir sa fortune, Secrétaire du roi (1761), puis Lieutenant général des chasses (1763), organisateur de l'exploitation de la forêt de Chinon (1766), avocat plaidant sa cause, plaignant déchu de ses droits civiques (1773-1774), espion ayant maille à partir avec le mystérieux chevalier d'Éon pour le compte de Louis XV, sous le nom de chevalier de Ronac (anagramme de Caron) (1775), fondateur de la Société des auteurs dramatiques (1777), qui protège les droits des auteurs contre les troupes d'acteurs indécates, soutien de la cause indépendantiste de la jeune Amérique (1775), imprimeur en Allemagne des œuvres complètes de Voltaire (1784-1789), investisseur dans la Compagnie des Eaux de Paris (1781), et à cette occasion, ennemi déclaré de Mirabeau, que pourtant il respecte (1785), propriétaire jaloux d'une somptueuse demeure édifiée près de la Bastille (1787), député à la Commune de Paris en 1789, marchand de fusils pour l'armée française révolutionnaire (1792), mais suspect inscrit sur la liste des émigrés et comme tel, indésirable en France (1793), affairiste ruiné dans la tourmente révolutionnaire, " le citoyen Caron Beaumarchais, homme de lettres ", s'éteint le 17 mai 1799, trois ans après son retour à Paris.



## Biographie de Gioacchino Rossini (1792 -1868)



Rossini, dès sa naissance à Paris le 29 février 1792, est bercé dans la musique, grâce à ses parents musiciens. Il fait preuve d'une grande précocité, tant pour jouer que pour composer. Très jeune, il compose des sonates, puis un opéra, *Demetrio e Polibio*, ce qui convaincra ses parents de lui donner une formation musicale au Conservatoire de Bologne, où il étudie, entre autres, Mozart et Haydn. Alors qu'il n'a que 18 ans, son opéra *La Cambiale di Matrimonio*, est donné à Venise, et fait grande impression. Mais c'est surtout à 21 ans que Rossini connaît la gloire, avec *Tancredi* à Venise, puis avec *L'Italiane* à Alger à Paris, peu de temps après.

Dès lors, appelé à Naples, il bénéficie des services d'une troupe de chanteurs renommée. En 1822, il épouse une des chanteuses : Isabel Colbran. Entre 1813 et 1823, Rossini voyage à l'intérieur des terres romaines et, parce qu'il continue à écrire avec une surprenante facilité, accepte toutes les offres qu'on lui propose. Stendhal le nomme ainsi : "Le Napoléon de la musique". Preuve en est : au fil des années, Rossini multiplie les opéras : *Elisabeth, reine d'Angleterre* en 1815, *Otello* et *Le Barbier de Séville* en 1816. Ce dernier, un chef-d'oeuvre composé en seulement treize jours, connaît toutefois un échec retentissant lors de sa première représentation à Rome, qui sera démenti par la gloire, dès la deuxième. En 1817, Rossini compose *Cendrillon* et *La Pie voleuse*. Suivent, en 1818, *Moïse* puis, en 1819, *La Donna Del Lago*. Rossini part ensuite pour Vienne, puis Londres et Paris, où il est nommé directeur du Théâtre Italien. Il multiplie les opéras avec *Le Siège de Corinthe* en 1826, *Moïse* (version remaniée de 1827), *Le Comte Ory* en 1828, puis l'opéra historique *Guillaume Tell* en 1829.

C'est alors que, Rossini décide, à partir de cette date, de se retirer des scènes lyriques, mais personne ne comprend les raisons de ce silence. Saint-Saëns, entre autres, affirmera que "Rossini s'est tu parce qu'il n'avait plus rien à dire". Mais, à dire vrai, Rossini ne trouve plus de public à ses opéras - un public désintéressé désormais par l'opéra classique, au profit de l'opéra romantique et de ses figures de proue : Verdi, Wagner et Meyerbeer. Rossini l'a bien compris, sa musique est dépassée. Fuyant la France, il retourne s'installer à Bologne, où il accepte la direction du Liceo Musicale. Il y compose quelques pièces religieuses, dont le magnifique *Stabat Mater*, exécuté à Bologne pour la première fois le 13 mars 1842, sous la direction de Donizetti. Les honneurs pleuvent sur Rossini, alors malade. En août 1848, il épouse Olympe Pélissier. Bologne est alors occupée par les Autrichiens et les conséquences de cette situation sur sa vie l'incitent à fuir la ville et à regagner Florence. Mais ni les titres honorifiques, ni l'affection de ses amis, ni les soins prodigués pour calmer son hypocondrie, ne permettent à Rossini de se rétablir. Il rentre à Paris en 1855, où il rencontre la nouvelle génération de compositeurs (Verdi, Gounod, Wagner), de chanteurs (Grisi, Patti, les soeurs Marchisio), d'artistes peintres (Delacroix, Doré) et d'écrivains (Dumas père, Berryer). Il compose la *Petite Messe solennelle* pour chœur, quatre solistes, deux pianos et un harmonium, créée le 14 mars 1864, et orchestrée deux ans plus tard. Durant l'année 1867 verront le jour des petites pièces de circonstance et autres *Péchés de vieillesse*. Rossini meurt dans sa villa de Passy le 13 novembre 1868.

# Scènes choisies

## ACTE PREMIER

### SCENE II

#### FIGARO, LE COMTE, caché

**FIGARO**, *une guitare sur le dos attachée en bandoulière avec un large ruban il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main.* — Bannissons le chagrin,

Il nous consume :

Sans le feu du bon vin

Qui nous rallume,

Réduit à languir,

L'homme, sans plaisir,

Vivrait somme un sot,

Et mourrait bientôt.

Jusque-là ceci ne va pas mal, hein, hein !

...Et mourrait bientôt.

Le vin et la paresse

Se disputent mon coeur...

Eh non ! ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble...

Se partagent mon coeur.

Dit-on se partagent ? ... Eh ! mon Dieu, nos faiseurs d'opéras-comiques n'y regardent pas de si près.

Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. *(Il chante.)*

Le vin et la paresse

Se partagent mon coeur.

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée.

*(Il met un genou en terre et écrit en chantant.)*

Se partagent mon coeur.

Si l'une a ma tendresse...

L'autre fait mon bonheur.

Fi donc ! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithèse.

Si l'une... est ma maîtresse,

L'autre...

Eh ! parbleu, j'y suis ! ...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro ! ... *(Il écrit en chantant.)*

Le vin et la paresse

Se partagent mon coeur ;

Si l'une est ma maîtresse,

L'autre est mon serviteur,

L'autre est mon serviteur,

L'autre est mon serviteur.

Hein, hein, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. *(Il aperçoit le Comte.)* J'ai vu cet Abbé-là quelque part. *(Il se relève.)*

**LE COMTE**, *à part* — Cet homme ne m'est pas inconnu.

**FIGARO** — Eh non, ce n'est pas un Abbé ! Cet air altier et noble...

**LE COMTE** — Cette tournure grotesque...

**FIGARO** — Je ne me trompe point ; c'est le Comte Almaviva.

**LE COMTE** — Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

**FIGARO** — C'est lui-même, Monseigneur.

**LE COMTE** — Maraude ! si tu dis un mot...

**FIGARO** — Oui, je vous reconnais voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

**LE COMTE** — Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

**FIGARO** — Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

**LE COMTE** — Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.



**FIGARO** — Je l'ai obtenu, Monseigneur, et ma reconnaissance...

**LE COMTE** — Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu ?

**FIGARO** — Je me retire.

**LE COMTE** — Au contraire. J'attends ici quelque chose ; et deux hommes qui jasant sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi ?

**FIGARO** — Le Ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ Garçon Apothicaire.

**LE COMTE** — Dans les hôpitaux de l'Armée ?

**FIGARO** — Non ; dans les haras d'Andalousie.

**LE COMTE**, *riant*. — Beau début !

**FIGARO** — Le poste n'était pas mauvais ; parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

**LE COMTE** — Qui tuaient les sujets du Roi !

**FIGARO** — Ah ! ah ! il n'y a point de remède universel ; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

**LE COMTE** — Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

**FIGARO** — Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des Puissances.

<< L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide >>...

**LE COMTE** — Oh grâce ! grâce, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

**FIGARO** — Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris, que J'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des Madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des Lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

**LE COMTE** — Puissamment raisonné ! et tu ne lui fis pas représenter...

**FIGARO** — Je me crus trop heureux d'en être oublié ; persuadé qu'un Grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

**LE COMTE** — Tu ne dis pas tout. je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

**FIGARO** — Eh ! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

**LE COMTE** — Paresseux, dérangé...

**FIGARO** — Aux vertus qu'on exige dans un Domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de Maîtres qui fussent dignes d'être Valets ?

**LE COMTE**, *riant*. — Pas mal. Et tu t'es retiré en cette Ville ?

**FIGARO** — Non pas tout de suite.

**LE COMTE**, *l'arrêtant*. — Un moment... J'ai cru que c'était elle.... Dis toujours, je t'entends de reste.

**FIGARO** — De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur...

**LE COMTE** — Ah ! miséricorde !

**FIGARO** (*Pendant sa réplique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalousie.*) — En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents Travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et d'honneur, avant la Pièce, le Café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

**LE COMTE** — Ah ! la cabale ! Monsieur l'Auteur tombé !

**FIGARO** — Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler...

**LE COMTE** — L'ennui te vengera bien d'eux ?

**FIGARO** — Ah ! comme je leur en garde, morbleu !

**LE COMTE** — Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses Juges ?

**FIGARO** — On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

**LE COMTE** — Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

**FIGARO** — C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien Maître. Voyant à Madrid que la république des Lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les Insectes, les Moustiques, les Cousins, les Critiques, les Maringouins, les Envieux, les Feuillistes, les Libraires, les Censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux Gens de Lettres, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent ; à la fin, convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid, et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les

deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie ; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements ; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là ; aidant au bon temps, supportant le mauvais ; me moquant des sots, bravant les méchants ; riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde ; vous me voyez enfin établi dans Séville et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

**LE COMTE** – Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

**FIGARO** – L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté ?

**LE COMTE** – Sauvons-nous.

**FIGARO** – Pourquoi ?

**LE COMTE** – Viens donc, malheureux ! tu me perds.

*(Ils se cachent.)`*

## ACTE II

### SCENE II

#### ROSINE, FIGARO

**ROSINE**, *surprise*. – Ah ! Monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir !

**FIGARO** – Votre santé, Madame ?

**ROSINE** – Pas trop bonne, Monsieur Figaro. L'ennui me tue.

**FIGARO** – Je le crois ; il n'engraisse que les sots.

**ROSINE** – Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement ? Je n'entendais pas, mais...

**FIGARO** – Avec un jeune Bachelier de mes parents, de la plus grande espérance, plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

**ROSINE** – Oh ! tout à fait bien, je vous assure ! Il se nomme ?

**FIGARO** – Lindor. Il n'a rien. Mais, s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvait y trouver quelque bonne place.

**ROSINE** – Il en trouvera, Monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez n'est pas fait pour rester inconnu.

**FIGARO**, *à part*. – Fort bien. *(Haut.)* Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

**ROSINE** – Un défaut, Monsieur Figaro ! Un défaut ! en êtes-vous bien sûr ?

**FIGARO** – Il est amoureux.

**ROSINE** – Il est amoureux ! et vous appelez cela un défaut ?

**FIGARO** – A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

**ROSINE** – Ah ! que le sort est injuste ! Et nomme-t-il la personne qu'il aime ? Je suis d'une curiosité...

**FIGARO** – Vous êtes la dernière, Madame, à qui je voudrais faire une confidence de cette nature.

**ROSINE**, *vivement*. – Pourquoi, Monsieur Figaro ? Je suis discrète ; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... Dites donc...

**FIGARO**, *la regardant finement*. – Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains ! des joues, des dents ! des yeux ! ...

**ROSINE** – Qui reste en cette Ville ?

**FIGARO** – En ce quartier.

**ROSINE** – Dans cette rue peut-être ?

**FIGARO** – A deux pas de moi.

**ROSINE** – Ah ! que c'est charmant... pour Monsieur votre parent. Et cette personne est ? ...

**FIGARO** – Je ne l'ai pas nommée ?

**ROSINE**, *vivement*. – C'est la seule chose que vous ayez oubliée, Monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite ; si l'on rentrait, je ne pourrais plus savoir...

**FIGARO** – Vous le voulez absolument, Madame ? Eh bien ! cette personne est... la Pupille de votre Tuteur.

**ROSINE** – La Pupille ? ...

**FIGARO** – Du docteur Bartholo, oui, Madame.

**ROSINE**, *avec émotion*. – Ah ! Monsieur Figaro... je ne vous crois pas, je vous assure.

**FIGARO** – Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

**ROSINE** – Vous me faites trembler, Monsieur Figaro.

**FIGARO** — Fi donc, trembler ! mauvais calcul, Madame ; quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants, jusqu'à demain.

**ROSINE** — S'il m'aime, il doit me le prouver en restant absolument tranquille.

**FIGARO** — Eh ! Madame, amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur ? La pauvre Jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

**ROSINE**, *baissant les yeux*. — Repos sans amour... paraît...

**FIGARO** — Ah ! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grâce ; et pour moi, si j'étais femme...

**ROSINE**, *avec embarras*. — Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

**FIGARO** — Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

**ROSINE** — Mais s'il allait faire quelque imprudence, Monsieur Figaro, il nous perdrait.

**FIGARO**, *à part*. — Il nous perdrait ! (*Haut.*) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre.. Une lettre a bien du pouvoir.

**ROSINE** *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire*. — Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (*Elle écoute.*)

**FIGARO** — Personne, Madame.

**ROSINE** — Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

**FIGARO** — Cela parle de soi. Tudieu ! l'Amour a bien une autre allure !

**ROSINE** — Que par pure amitié, entendez-vous. Je crains seulement que, rebuté par les difficultés...

**FIGARO** — Qui, quelque feu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint une lumière allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré de sa passion, moi qui n'y ai que voir.

**ROSINE** — Dieux ! J'entends mon Tuteur. S'il vous trouvait ici... Passez par le cabinet du clavecin, et descendez le plus doucement que vous pourrez.

**FIGARO** — Soyez tranquille. (*A part.*) Voici qui vaut mieux que mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

### ACTE III

#### SCENE V

**FIGARO, dans le fond ; ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE**

**BARTHOLO** *chante*. — Veux-tu, ma Rosinette,

Faire emplette

Du Roi des Maris ?

Je ne suis point Tircis ;

Mais la nuit, dans l'ombre,

Je vaux encor mon prix ;

Et quand il fait sombre,

Les plus beaux chants sont gris.

(*Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lui, imite ses mouvements.*) Je ne suis point Tircis, etc.

(*Apercevant Figaro.*) Ah ! Entrez, Monsieur le Barbier ; avancez, vous êtes charmant !

**FIGARO** *salue*. — Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois ; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (*A part, au Comte.*) Bravo, Monseigneur ! (*Pendant toute cette Scène, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine, mais l'oeil inquiet et vigilant du Tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les Acteurs, étranger au débat du Docteur et de Figaro.*)

**BARTHOLO** — Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison ?

**FIGARO** — Monsieur, il n'est pas tous les jours fête ; mais, sans compter les soins quotidiens, Monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande...

**BARTHOLO** — Votre zèle n'attend pas ! Que direz-vous, Monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé ? Et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle ! que leur direz-vous ?

**FIGARO** — Ce que je leur dirai ?

**BARTHOLO** — Oui !

**FIGARO** — Je leur, dirai... Eh, parbleu ! je dirai à celui qui éternue, << Dieu vous bénisse >> et << va te coucher >> à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, Monsieur, qui grossira le mémoire.

**BARTHOLO** — Vraiment non, mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiraient, si je

voulais y entendre. Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule, et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue ?

**FIGARO** — S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

**BARTHOLO** — Que je le trouve sur le mémoire ! ... On n'est pas de cette extravagance-là !

**FIGARO** — Ma foi, Monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir ; et vive la joie ! Qui sait si le monde durera encore-trois semaines ?

**BARTHOLO** — Vous feriez bien mieux, Monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts sans lanterner, je vous en avertis.

**FIGARO** — Doutez-vous de ma probité, Monsieur ? Vos cent écus ! j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie que de les nier un seul instant.

**BARTHOLO** — Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés ?

**FIGARO** — Quels bonbons ? que voulez-vous dire ?

**BARTHOLO** — Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

**FIGARO** — Diable emporte si...

**ROSINE**, *l'interrompant*. — Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, Monsieur Figaro ? Je vous l'avais recommandé.

**FIGARO** — Ah ! ah ! Les bonbons de ce matin ? Que je suis bête, moi. J'avais perdu tout cela de vue . Oh ! excellents, Madame, admirables !

**BARTHOLO** — Excellents ! Admirables ! Oui sans doute. Monsieur le Barbier, revenez sur vos pas ! Vous faites là un joli métier, Monsieur !

**FIGARO** — Qu'est-ce qu'il a donc, Monsieur ?

**BARTHOLO** — Et qui vous fera une belle réputation, Monsieur !

**FIGARO** — Je la soutiendrai, Monsieur !

**BARTHOLO** — Dites que vous la supporterez, Monsieur !

**FIGARO** — Comme il vous plaira, Monsieur !

**BARTHOLO** — Vous le prenez bien haut, Monsieur ! Sachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

**FIGARO** *lui tourne le dos*. — Nous différons en cela, Monsieur ! moi je lui cède toujours.

**BARTHOLO** — Hein ? qu'est-ce qu'il dit donc, Bachelier ?

**FIGARO** — C'est que vous croyez avoir affaire à quelque Barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir ? Apprenez, Monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid et que sans les envieux...

**BARTHOLO** — Eh ! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession ?

**FIGARO** — On fait comme on peut ; mettez-vous à ma place.

**BARTHOLO** — Me mettre à votre place ! Ah ! parbleu, je dirai : de belles sottises !

**FIGARO** — Monsieur, vous ne commencez pas trop mal ; je m'en rapporte à votre confrère qui est là rêvassant...

**LE COMTE**, *revenant à lui*. — Je... je ne suis pas le confrère de Monsieur.

**FIGARO** — Non ? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

**BARTHOLO**, *en colère*. — Enfin, quel sujet vous amène ? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à Madame ? Parlez, faut-il que je me retire ?

**FIGARO** — Comme vous rudoyez le pauvre monde ! Eh ! parbleu, Monsieur, je viens vous raser, voilà tout : n'est-ce pas aujourd'hui votre jour ?

**BARTHOLO** — Vous reviendrez tantôt.

**FIGARO** — Ah ! oui, revenir ! Toute la Garnison prend médecine demain matin ; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre ! Monsieur passe-t-il chez lui ?

**BARTHOLO** — Non, Monsieur ne passe point chez lui. Eh mais... qui empêche qu'on ne me rase ici ?

**ROSINE**, *avec dédain*. — Vous êtes honnête ! Et pourquoi pas dans mon appartement ?

**BARTHOLO** — Tu te fâches ! Pardon, mon enfant, tu vas achever de prendre ta leçon ! c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

**FIGARO**, *bas, au Comte*. — On ne le tirera pas d'ici ! (*Haut.*) Allons, L'Éveillé, La Jeunesse ; le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monsieur.

**BARTHOLO** — Sans doute, appelez-les ! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher ?

**FIGARO** — Eh bien ! j'irai tout chercher, n'est-ce pas, dans votre chambre ? (*Bas, au Comte.*) Je vais l'attirer dehors.

**BARTHOLO** *détache son trousseau de clefs, et dit par réflexion* : — Non, non j'y vais moi-même. (*Bas, au Comte, en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

## SCENE VI

### FIGARO, LE COMTE, ROSINE

**FIGARO** — Ah ! que nous l'avons manqué belle il allait me donner le trousseau. La clef de la Jalousie n'y est-elle pas ?

**ROSINE** — C'est la plus neuve de toutes.

## SCENE VII

### FIGARO, LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO, *revenant*

**BARTHOLO**, *à part*. — Bon ! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit Barbier. (*A Figaro.*) Tenez. (*Il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet, sous mon bureau ; mais ne touchez à rien.

**FIGARO** — La peste ! il y ferait bon, méfiant comme vous êtes ! (*A part, en s'en allant.*) Voyez comme le Ciel protège l'innocence !

## SCENE VIII

### BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE

**BARTHOLO**, *bas, au Comte*. — C'est le drôle qui a porté la lettre au Comte.

**LE COMTE**, *bas*. — Il m'a l'air d'un fripon.

**BARTHOLO** — Il ne m'attrapera plus.

**LE COMTE** — Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

**BARTHOLO** — Tout considéré, j'ai pensé qu'il était plus prudent de l'envoyer dans ma chambre que de le laisser avec elle.

**LE COMTE** — Ils n'auraient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

**ROSINE** — Il est bien poli, Messieurs, de parler bas sans cesse ! Et ma leçon ?

(*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.*)

**BARTHOLO**, *criant*. — Qu'est-ce que j'entends donc ! Le cruel Barbier aura tout laissé tomber dans l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire ! ...

(*Il court dehors.*)

## SCENE IX

### LE COMTE, ROSINE

**LE COMTE** — Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, Madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

**ROSINE** — Ah, Lindor !

**LE COMTE** — Je puis monter à votre jalousie ; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

## SCENE X

### ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE

**BARTHOLO** — Je ne m'étais pas trompé ; tout est brisé, fracassé.

**FIGARO** — Voyez le grand malheur pour tant de train ! On ne voit goutte sur l'escalier. (*Il montre la clef au Comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef...

**BARTHOLO** — On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef ! L'habile homme !

**FIGARO** — Ma foi, Monsieur, cherchez-en un plus subtil.

## SCENE XI

### LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DON BAZILE

**ROSINE**, *effrayée, à part.* — Don Bazile ! ...

**LE COMTE**, *à part.* — Juste Ciel !

**FIGARO**, *à part.* — C'est le Diable !

**BARTHOLO** *va au-devant de lui.* — Ah ! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites ? En vérité, le Seigneur Alonzo m'avait fort effrayé sur votre état ; demandez-lui, je parlais pour aller vous voir ; et s'il ne m'avait point retenu...

**BAZILE**, *étonné.* — Le Seigneur Alonzo ?

**FIGARO** *frappe du pied.* — Eh quoi ! toujours des accroc ? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique !

**BAZILE**, *regardant tout le monde.* — Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, Messieurs ? ...

**FIGARO** — Vous lui parlerez quand je serai parti.

**BAZILE** — Mais encore faudrait-il...

**LE COMTE** — Il faudrait vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à Monsieur quelque chose qu'il ignore ? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

**BAZILE**, *plus étonné.* — La leçon de musique ! ... Alonzo ! ...

**ROSINE**, *à part, à Bazile.* — Eh ! taisez-vous.

**BAZILE** — Elle aussi !

**LE COMTE**, *bas, à Bartholo.* — Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

**BARTHOLO**, *à Bazile, à part.* — N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève ; vous gêneriez tout.

**BAZILE** — Ah ! ah !

**BARTHOLO**, *haut.* — En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

**BAZILE**, *stupéfait.* — Que mon élève ! ... (*Bas.*) Je venais pour vous dire que le Comte est déménagé.

**BARTHOLO** *bas.* — Je le sais, taisez-vous.

**BAZILE**, *bas.* — Qui vous l'a dit ?

**BARTHOLO**, *bas.* — Lui, apparemment !

**LE COMTE**, *bas.* — Moi, sans doute : écoutez seulement.

**ROSINE**, *bas, à Bazile.* — Est-il si difficile de vous taire ?

**FIGARO**, *bas, à Bazile.* — Hum ! Grand escogriffe ! Il est sourd !

**BAZILE**, *à part.* — Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici ? Tout le monde est dans le secret !

**BARTHOLO**, *haut.* — Eh bien, Bazile, votre homme de Loi ? ...

**FIGARO** — Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de Loi.

**BARTHOLO**, *à Bazile.* — Un mot ; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de Loi ?

**BAZILE**, *effaré.* — De l'homme de Loi ?

**LE COMTE**, *souriant.* — Vous ne l'avez pas vu, l'homme de Loi ?

**BAZILE**, *impatient.* — Eh ! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de Loi.

**LE COMTE**, *à Bartholo, à Part.* — Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

**BARTHOLO**, *bas, au Comte.* — Vous avez raison. (*A Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris si subitement ?

**BAZILE**, *en colère.* — Je ne vous entends pas.

**LE COMTE** *lui met, à part, une bourse dans la main.* — Oui, Monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes ?

**FIGARO** — Il est pâle comme un, mort !

**BAZILE** — Ah ! je comprends...

**LE COMTE** — Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

**FIGARO** — Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

**BARTHOLO** — D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

**ROSINE** — Pourquoi donc êtes-vous sorti ? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher.

**BAZILE**, *au dernier étonnement.* — Que j'aie me coucher !

**TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE** — Eh ! sans doute.

**BAZILE**, *les regardant tous.* — En effet, Messieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer ; je sens que Je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

**BARTHOLO** — A demain, toujours, si vous êtes mieux.

**LE COMTE** — Bazile ! je serai chez vous de très bonne heure.

**FIGARO** — Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

**ROSINE** — Bonsoir, Monsieur Bazile.

**BAZILE**, *à part.* — Diable emporte si j'y comprends rien ; et sans cette bourse...

**TOUS** — Bonsoir, Bazile, bonsoir.

**BAZILE**, *en s'en allant.* — Eh bien ! bonsoir donc, bonsoir.



*(Ils l'accompagnent tous en riant.)*



## Pistes de préparation

### Revue

<http://www.asopera.com>

Avant Scène Opéra N°37 - ISBN 2-84385-221-8 - Année de parution 2005 - 168 pages  
Revue bimestrielle, en français, proposant une étude détaillée d'un ou deux opéras. Vente en ligne des textes. A commander sur le site.

### Bibliographie

[http://beaumarchais.free.fr/index\\_n.htm#](http://beaumarchais.free.fr/index_n.htm#)

Site très complet et très bien fait avec des éléments et détails sur le Barbier de Seville, Beaumarchais, Rossini.

On y trouve aussi le livret complet et on peut y écouter des extraits.

<http://membres.lycos.fr/messiaen/figaro1.html>

Biographie très complète de Beaumarchais.

Texte intégral du livret.

Lettre modérée sur la chute de la critique du Barbier de Séville par Beaumarchais.

### CD

Disponibles sur [www.Amazone.fr](http://www.Amazone.fr)

Interprètes : [Fritz Ollendorf](#), [Tito Gobbi](#), [Gabriella Carturan](#), [Luigi Alva](#), [Nicola \[singer\]](#)  
[Zaccaria](#), [Mario Carlin](#), [Maria Callas](#)

Orch. [London Philharmonia Orchestra](#)

Dir. [Alceo Galliera](#)

Label: Emi Classics

Interprètes : Luigi Alva, ténor; Enzo Dara, basse; Teresa Berganza, mezzo; Hermann Prey, baryton; The Ambrosian Opera Chorus;

Orch. Orchestre Symphonique de Londres;

Dir. Claudio Abbado

Label : Deutsche Grammophon

### DVD

<http://www.rdmshopping.com/recherche-20-4-barbier-1.html>

Interprète : [Maria Bayo](#), [Juan Diego Florez](#), [Choeur et Orchestre du Teatro Real de Madrid](#)

Compositeur : Gioacchino Rossini

Editeur : [Universal Music](#)

Label : Decca

Date de sortie : 13/02/2006

Interprète : [Teresa Berganza](#), [Hermann Prey](#), [Orchestra del Teatro Alla Scala](#) , [Claudio Abbado](#)

Compositeur : Giacchino Rossini

Editeur : [Universal Music](#)

Label : Deutsche Grammophon

Date de sortie : 10/05/2005

<http://www.alalettre.com/beaumarchais-bio.htm>

Biographie de Beaumarchais

<http://www.concerts.fr/Biographie/gioacchino-antonio-rossini>

Biographie de Rossini

OSG/29.10.07